

NOTRE DAME DU FOLGOAT.

ARGUMENT.

« En l'année 1315, florissait en Bretagne en simplicité et sainteté de vie, un pauvre innocent nommé Salatin, issu de parents pauvres, dont les noms nous sont inconnus, d'un village d'auprès de Lesneven.

« Ce jeune enfant, croissant en âge, commença après la mort de ses parents à chérir les douceurs de la solitude, choisissant, pour sa retraite ordinaire, un bois, loin d'icelle ville d'une demi-lieue, orné d'une belle fontaine, bordée d'un très beau vert naissant. C'est là qu'il a goûté la manne des consolations divines, où, comme un passereau solitaire, il solfiait à sa mode les louanges de la Vierge adorable, à laquelle, après Dieu, il avait consacré son cœur; et de nuit, comme le gracieux rossignol perché sur l'épine de l'austérité, il chantait *Ave Maria*.

« Il était misérablement vêtu, toujours nu-pieds, n'avait pour lit, en ce bois, que la terre, pour chevet qu'une pierre, pour toit qu'un arbre tortu près de ladite fontaine. Il allait tous les jours mendier son pauvre pain par la ville de Lesneven ou ès environs, n'importunant personne aux portes que de deux ou trois petits mots; car il disait *Ave Maria*, et puis en son langage breton : *Salatin a zébré bara*, c'est-à-dire, Salatin mangerait du pain.

Il prenait tout ce qu'on lui donnait, revenait bellement en son petit ermitage auprès de la fontaine, en laquelle il trempait ses croûtes, sans autre assaisonnement que le saint nom de Marie.

« Au cœur de l'hiver, il se plongeait dans cette fontaine jusqu'au menton, comme un beau cygne en un étang, et répétait toujours et mille fois *Ave Maria*, ou bien chantait quelque rythme breton en l'honneur de Marie.

« On rapporte que, lorsqu'il grouait à pierre fendre, il montait en son arbre, et, prenant deux branches de chaque main, il se berçait et voltigeait en l'air en chantant *O Maria!* En cette façon, et non autrement, il échauffait son pauvre corps.

« C'est pourquoi, à cause de cette sienne façon de faire, l'appelait-on *le Fou : Salaün ar fol*. Et pourtant est-il l'un des plus beaux mignons de la reine des cieux.

« Une fois il fut rencontré par une bande de soldats qui couraient la campagne, lesquels lui demandèrent : *Qui vive!* Auxquels il répondit : *Je ne suis ni à Blois ni à Montfort, je suis le serviteur de madame Marie, et vive Marie!* A ces paroles, les soldats se prirent à rire, et le laissèrent aller.

« Il mena cette manière de vie trente-neuf ou quarante ans sans avoir jamais offensé personne. Enfin, il tomba malade, et ne voulut pour cela changer de demeure. L'on tient que la sainte Vierge, qui ne manque jamais à ceux qui lui sont fidèles, le consola et récréa merveilleusement de ses aimables visites, s'apparaissant devant lui environnée d'une grande clarté, et accompagnée d'une troupe d'anges.

« Notre pauvre simplique, sentant bien que sa fin approchait, comme une tourterelle, fit résonner l'écho de

sa voix, pour marquer que l'hiver de sa vie était passé. Mourant, il répétait encore dévotement le doux nom de Marie; après cela, il rendit heureusement son âme pure et innocente à Dieu. Son visage, qui en sa vie était tout défait par la pauvreté, parut si beau et si lumineux qu'il le disputait à la candeur du lis et au vermeil de la rose.

« Il fut trouvé mort non loin de la fontaine, et près du tronc d'arbre qui avait été sa retraite; et l'enterrèrent les voisins, sans bruit et sans parade, en ce même lieu.

« Et l'on vit un beau lis frais et odoriférant, miraculeusement poussé de son tombeau, portant écrites sur ses feuilles, en lettres d'or, ces deux mots : « *Ave Maria* ».

Jean IV, duc de Bretagne, fit bâtir sur le bord de la fontaine du pauvre fou du bois, sous l'invocation de Notre-Dame du Folgoat, une charmante église qui devint bientôt célèbre par un grand nombre de miracles. Celui qui fait le sujet de la ballade suivante nous a paru un des plus touchants. C'est l'histoire d'une jeune fille de quinze ans, faussement accusée d'infanticide.

Aussitôt après sa condamnation à mort et sur le point d'être exécutée, elle apparaît à son père.

¹ Le P. Cyrille Pennek, *Pèlerinage à Notre Dame du Folgoat*.

XXI

ITROUN VARIA FOLGOAT.

(Les Léon.)

I

— Iec'hed ha joa gan-é-hoc'h va zad!
— Pétra rit-zé ken mintin mad ?

Gwelc'hi doalou ken gwenn, 'vit erc'h!
Pétra rit-c'houi azé va merc'h ?

— Mé zo deut d'ho pédi, va zad,
Da vont evid-ounn d'ar Folgoat ;

Ha mont digerc'hen ha war droad,
Ha war ho taoulin, mar gell pad.

Éno a keffet ludu gret
Diouc'h ar galounik 'c'heuz maget.

XXI

NOTRE DAME DU FOLGOAT.

(Dialecte du Léon.)

I . . . H

— Santé et joie à vous, mon père !...

— Que faites-vous là si matin ?

Pourquoi laver ces nappes plus blanches que neige!
que faites-vous là, ma fille ?

— Je suis venue vous prier, mon père, d'aller pour
moi au Folgoat ;

Et d'y aller à pied, et pieds nus, et sur vos deux
genoux, si vous y pouvez tenir.

Vous y trouverez les cendres du pauvre cœur que
vous avez nourri.

— 20 —

— Pétra va merc'hik paour c'heuz gret
Pa viot evel-zé luduet ?

— Eur vugélik z-éo bet lazet,
Ha d'in , va zad , ma tamallet. —

II

Eunn pé-deiz 'nn aotrou Pouligwenn
Oa et da hersal 'raog hé lein.

— Sétu ama eur c'had kinet ,
Pé eur vugélik gwalennet ;

Krouget é diouc'h brank ar wézen ,
E kéren hé gouk ar zeien. —

Ha hen da gabout hé itroun,
'Nn eur zonzal dru enn hé c'haloun.

— Sellit ! eur vugel baour lazet ;
Piou, han doué, deuz hen ganet ?

— Mad ann bed gan-é-hoc'h, mérourer ?
Dont ra hô kanab brao e-méz.

— Va c'hanab brao mez na zeu ket,
Mont a ra gand hô kouloumed.

— Péleac'h int et ho merc'hed-c'houi ?
Pa né wélann némed hoc'h-c'houi ?

— 21 —

— Qu'avez-vous fait, ma pauvre petite fille, pour être ainsi réduite en cendres ?

— Un petit enfant a été tué, et on m'accuse, mon père, de l'avoir fait mourir. —

II

Un jour, monsieur Pouligwenn était allé chasser avant dîner.

— Tiens ! voici un lièvre écorché, ou un petit enfant étranglé ;

On l'a pendu à la branche de l'arbre ; il a encore le placet au cou. —

Et il vint trouver sa dame, en rêvant tristement dans son cœur.

— Voyez ! ce pauvre enfant qu'on a tué. Qui a pu le mettre au monde ?

— Vous vous portez bien, fermière ? Voilà du chanvre qui vient à merveille.

— Mon chanvre ne vient guères bien ; il s'en va tout avec vos pigeons.

— Où sont allées vos filles, que je ne vois que vous ?

— 22 —

— Diou zo d'ar ster gand ann dilad,
Ha diou-all zo o paluc'hat ;

Ha diou all zo ô paluc'hat,
Hag ann diou all zo o kribat.

Mari Fanchonik va nizez,
Hounez zo 'nn hé gwélé diaez ;

'Nn hé gwélé klanv ez-éo chommet,
Eiz pé nao miz zo trémenet.

— Digorit d'in, va méroutez,
Hag a welfinn va filorez.

— Livirit din, va filorez
Péleac'h ho troug a zamantez ?

— Kreiz-tré va c'hof ha va c'haloun,
Ema va droug, va mamm baéroun.

— Savit, savit, va filorez,
Hag id d'ann tad Fransez da goez ;

Ha kofeseit mad ho pec'hed ;
Hag évéséit mad, mar kéret.

— Evit pec'hourez né-d-ounn ket ;
Eiz-teiz zo ounn bet koveset.

— Peuz kéar da lavar gaou é bed,
Eur pec'hed braz hoc'h euz c'houi gret.

— 23 —

— Deux sont à la rivière avec les hardes, et deux autres à préparer le chanvre ;

Et deux autres à préparer le chanvre ; et les deux dernières à le peigner.

Pour Marie Fanchonik, ma nièce, elle est au lit malade ;

Elle est restée dans son lit malade, il y a déjà huit ou neuf mois.

— Ouvrez-moi, ma fermière, que je voie ma filleule.

— Dites-moi, ma filleule, ou avez-vous mal ?

— C'est entre mon ventre et mon cœur, que j'ai mal, ma marraine.

— Levez-vous ! levez-vous, ma filleule, et allez vous confesser au père François ;

Confessez-lui votre péché et prenez bien garde à vous, je vous y engage.

— Je ne suis point pécheresse : il y a huit jours que j'ai été confessée.

— Il ne vous sert de rien de mentir ; vous avez fait un grand péché.

— 24 —

C'houi zo bet mintin-ma d'ar c'hoat ;
Ru ma ho poutou gand ann gwad !

III

— Pachik bihan, lavar d'in-mé
Petra ia gand ar paé-zé ?

— Ho mérourien a Wigourvez ,
Ar grouger hag ho filorez. —

Kriz vije 'nn hini na weljé,
Tachen ann Folgoat, pa zeué ;

Pa zeué ann plac'h pemzek bloa.
E-kreiz daou harzer da grouga ;

Eur gragézik paour, dirak-hi,
O derc'hel eur goulou d'ezhi ;

Hag hi o lavar trem 'a ié :
— Né oa ket d'in ar vugel-zé. —

'Nn itroun war léac'h hag hi difreiz,
C'houlenn trué hé filorez.

— Losket gan-in va filorez ,
Hag a rinn d'hoc'h, arc'hant hé fouez ,

Ha mar na blij d'é-hoc'h kément-zé
Mé roi d'é hoc'h-pouez va inkané,

— 25 —

C'est vous qui êtes allée ce matin au bois ; vos sabots sont rougis de sang !

III

— Mon petit page, dis-moi, qui est-ce qui passe dans la rue ?

— Vos métayers de Wigourvez, le bourreau et votre filleule. —

Dur eût été celui qui n'eût pas pleuré, sur la place du Folgoat, quand elle arriva ;

Quand arriva la jeune fille de quinze ans, entre deux archers, pour être pendue ;

Une pauvre vieille petite femme, en avant, portait un cierge devant elle ;

Et elle disait en venant ; — Cet enfant-là n'était pas à moi ! —

Par derrière accourait la dame, demandant grâce pour sa filleule.

— Rendez-moi ma filleule, et je vous donnerai son pesant d'argent,

Et, si cela ne vous convient pas, je vous en donnerai, le poids de ma haquenée,

— 26 —

Mé roi d'é-hoc'h pouez va inkané
Ann plac'h ha mé war hi gorré.

— Hô filorez na pézo ket,
Lazet vezo, vel deuz lazet.

IV

Paz-iez senésal du vernia,
A iez ar grouger d'hé grouga.

A-benn eunn pennadik goudé,
Donet a ré d'hé c'haout hé.

— Aotrou senésal, 'm zigaret,
Mari-Fanchonik na varv ket;

Pa daolann va zroad war hé skoa,
Distroi da c'hoarzin ouz-in ra.

— Taolit hi ha didaolit hi,
Kasit-hi d'ar fagodiri,

— Taolomp-hi ha didaolomp-hi,
Gréomp tan ha moged d'hi loski.—

Abenn eunn pennadik goudé,
Dont a ré 'r grouger adarré :

— 27 —

Je vous en donnerai le poids de ma haquenée, la jeune fille et moi dessus.

— Votre filleule ne vous sera pas rendue ; on la tuera comme elle a tué.

IV

Comme le sénéchal allait dîner, le bourreau allait la pendre.

Au bout d'un peu de temps, il vint le trouver.

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie-Fanchonik ne meurt pas ;

Quand je lui mets le pied sur l'épaule, elle se détourne vers moi pour rire.

— Prenez-la, jetez-la, menez-la au bucher.

— Prenons-la, jetons-la, faisons du feu et de la fumée pour la brûler ! —

Au bout d'un peu de temps, le bourreau revint.

— 28 —

— Aotrou senésal 'm zigaret,
Mari-Fanchonik na varv ket ;

Ma enn tan béteg hé diou-vron
C'hoarzin a ra leiz hi c'halon.

— Kent inn da grédi kement zé
Kent do kanet ar c'habon mé. —

(Eur c'habon rostet war ann plad,
Hen débret nemet hé zaoudroad.)

Ar senesal oa souezet :
C'habon rostet défa kanet.

— Mai Fanchonik em zigaret,
Mé zo fallet c'houi n'em hoc'h ket ;

Mé zo fallet c'houi n'em hoc'h ket.
Pétra zo enn tan d'ho miret ?

— Ann itroun Varia-Falgoat
Zo skuba dindan va daou-droad ;

'Nn itroun Varia mamm'r gristenien
Zo skub'ann tan diouc'h va gerc'hen.

— Red éo kas trumm de Wigourvez,
Red kas da di ar vérourez ;

Red éo kas da di r vérourez,
O Gouzout piou ar bec'hourez? —

— 29 —

— Monsieur le sénéchal, excusez-moi, Marie-Fanchonik ne meurt pas ;

Elle a du feu jusques aux seins, et elle rit de tout son cœur.

— Avant que je croie pareille chose, ce chapon-ci aura chanté. —

(Un chapon roti sur un plat, et tout mangé hormis les pattes.)

Le sénéchal resta confus : le chapon roti venait de chanter.

— Maï Fanchonik, pardonnez-moi, c'est moi qui ai failli et non vous ;

C'est moi qui ai failli et non vous. Qui vous préserve dans ce feu ?

— Notre Dame Marie du Falgoat le balaie de dessous mes pieds ;

Et Notre Dame Marie, mère des chrétiens, balaie le feu d'autour de mon sein.

— Qu'on envoie vite à Wigourvez, qu'on envoie chez la fermière ;

Qu'on envoie chez la fermière, qu'on sache qui est la pécheresse? —

— 30 —

**Tréménet oant holl dré ann tan,
Ha nikun ann hé lakaz man ;**

**Trémenet holl heb lakat man :
Med ar vatez jommaz enn han.**

— 31 —

Ils passèrent tous à travers les flammes, et aucun d'eux ne sourcilla;

Ils passèrent tous sans sourciller; la servante seule y resta.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette ballade est une des plus populaires de Bretagne; elle se chante dans les dialectes de Cornouaille, de Tréguier, de Léon et de Vannes. Elle n'est pas antérieure au xv^e siècle, car l'église du Folgoat n'a été bâtie qu'en ce siècle, et c'est elle qui a donné naissance au village et au nom qu'il porte. Le petit manoir de Pouligwen existe à quelques lieues de là. Le bourg de Wigourvez est aussi dans les environs. La cause de l'immense popularité de notre ballade vient sans doute de l'idée sur laquelle elle repose, que nous avons déjà vue développée dans celle du Frère de lait, et qui fait le sujet de mille autres.

Sous l'empire d'une pareille croyance, l'épreuve devenait un moyen naturel de découvrir la vérité; on ne pouvait supposer que la Providence permit la mort de l'innocent. L'épreuve est encore en usage chez certaines peuplades sauvages; elle l'était jusqu'à une époque assez rapprochée dans toute l'Europe, comme en Bretagne. Son origine remonte peut-être aux Celtes; on sait que pour éprouver la vertu de leurs femmes, ils livraient au courant du fleuve leur enfant par un bouclier, ou bien qu'ils les conduisaient à certains rochers énormes appelés *pierres de la vérité*, ou pierres branlantes, élevées, dit-on, par les druides, et qu'elles devaient faire mouvoir sous peine d'être regardées comme coupables. Cette dernière épreuve se pratique encore en Bretagne, mais elle n'a plus rien de sérieux, car toutes les femmes savent le moyen d'branler le fameux rocher.
